

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 66 (1927)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Le feuilleton : les deux dames de chez Marc-Antoine : (suite)  
**Autor:** Héritier, G.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-220821>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sures doivent être plus grandes que le pied...) Nisette ne comprit pas clairement, mais elle ajouta noblement : « Un homme intelligent achète des chaussures qui flattent son pied. Autrement, de quoi a-t-il l'air ? » Le pauvre hère ne sut mettre un frein à ses paroles, hélas ! et il répliqua vertement.

Il est des mots qui, tombant sur le cœur d'une femme, donnent le vol à des phrases définitives, tranches comme un glaive de justice...

Le chapitre de Nisette ayant ainsi pris fin, Stéphane fut sage de ne pas en commencer d'autres. Les collaboratrices n'eurent pas manqué, n'en doutiez pas, mais il préféra rester seul.

Ce soir, songeant à son penchant pour le confortable avant tout, il sourit mélancoliquement en regardant ses chaussures et son vêtement d'intérieur... Que dirait Nisette à voir un accoutrement pareil ?...

Mais Nisette est loin, bien loin de sa vie !

Le feu meurt dans la cheminée et l'image un instant évoquée sombre sans espoir dans la cendre du souvenir. Il n'y a plus que du noir dans la chambre du célibataire esseulé. Une pendule égrène sans hâte les minutes défuntées...

Stéphane est seul, tout seul devant la vie, car le sort avait tracé dans le livre des destinées, en face du nom de ce pauvre homme : *Célibataire à St-Urbain.*

### LE DOMINO JAUNE

**S**OUS Louis XVI, à l'occasion de la naissance du dauphin, une grande fête fut donnée à Versailles. Un grand bal masqué la terminait. Un buffet, splendide pourvu, offrait aux danseurs des mets choisis, des rafraîchissements et des boissons.

Les regards des spectateurs furent bientôt attirés par une personne de grande taille, couverte d'un domino jaune, qu'on avait vue deux ou trois fois s'approcher du buffet et manger et boire d'une façon prodigieuse.

La surprise se trouva changée en stupéfaction lorsqu'on aperçut le domino jaune attablé pour la cinquième fois et que les mets eurent recommencé à disparaître. Les plus vieux courtisans n'avaient jamais vu un appétit si formidable.

On s'informa et on trouva que c'étaient les gardes françaises préposées à la garde du château qui avaient imaginé cette plaisanterie : le déguisement était revêtu à tour de rôle par chacun de ces soldats, et ils prenaient ainsi part aux joies de la fête.

Instruite de cette amusante mascarade, la reine Marie-Antoinette en rit beaucoup. Les officiers furent priés de fermer les yeux sur cette escapade, et des ordres furent donnés pour renouveler sans cesse les provisions du buffet.



### LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Et cette impression, Mlle Pauline la ressentit lorsqu', devant la Croix-Blanche, l'automobile stopa. Marc-Antoine, simple mais d'attitude très correcte, attendait sur le seuil de l'auberge. Il s'approcha en saluant, et, comme il allait parler, Mlle Gerbier le prévint.

— Monsieur Dupertuis, n'est-ce pas ?

Marc-Antoine s'inclina légèrement, tandis que Mlle Pauline, un peu nerveuse, pensait : « Il n'a pas l'échine articulée d'un barbier, tant mieux. » Et, très haut, d'une voix claire, tout en se débarrassant de son voile et de ses lunettes d'automobile :

— Enchantée de vous voir, monsieur, et de voir votre merveilleux pays.

Descendue à terre, elle offrit sa main à Mlle Gerbier et ajouta par manière de présentation :

— Ma mère va vous dire qu'elle est de mon avis. N'est-ce pas, maman ?

— Oui, bien. Mais je connaissais déjà la Suisse, ou

tout au moins le lac de Genève. Bonjour, monsieur.

Posant le pied sur la route, Mme Gerbier saluait d'un aimable signe de tête.

— Nous vous dérangeons, monsieur, fit-elle encore. Je sais que vous avez une maman, âgée comme moi, et que nous fatiguerons peut-être un peu.

Marc-Antoine assura, par quelques banalités polies, qu'il n'en serait rien.

Le chauffeur débarquait les bagages. Une jeune soubrette, arrivée avec ces dames, veillait à l'arrangement des malles sur la charrette de Loïon. Mlle Pauline crut devoir expliquer la présence de cette troisième pensionnaire, qui n'était point annoncée.

— C'est Lina, ma femme de chambre. Elle est venue nous installer, puis elle repartira pour Paris. Nous ne la garderons pas.

Souriante, avec un brin de malice, elle ajouta, regardant sa mère :

— J'ai promis à maman de vivre la vie simple pendant deux mois, donc, pas de femme de chambre.

Lina, qui entendit ces quelques phrases, cambra un peu sa taille dans le cache-poussière gris et redressa la tête montrant, non sans quelque satisfaction, une petite mine chiffonnée et spirituelle de fille intelligente, que les scrupules ne gênent guère. Un attrouement de badauds et d'enfants s'était formé autour de l'auto. On avait, cependant, l'habitude à Fiermont, de voir circuler des trente et des quarante chevaux, passer des touristes et baguenauder des jolies femmes en villégiature dans les hôtels environnants ; mais, le bruit ayant couru que ces trois personnes logeraient aux Sapinières, les curieux n'étaient pas fâchés de contempler « les dames de chez Marc-Antoine ». Les ayant vues, ils pourraient, le soir, au « coté », devant les maisons ou sur la place de l'église, en parler plus sciemment. Car, on en parlerait, la venue d'hôtes étrangers dans la maison du capitaine constituant un fait notoire et très imprévu.

Marc-Antoine, à qui cette curiosité plaisait fort peu, proposa :

— Si ces dames se sentent trop fatiguées, l'auto, en suivant la grande route, peut les conduire à cent mètres des Sapinières.

— Des Sapinières ? interrogea Pauline.

— C'est le nom de notre chalet, mademoiselle.

— Exquis. Un nom qui embaume. Mais je vous prie, y a-t-il une longue distance, d'ici aux Sapinières, à pied ?

Madame Gerbier devinant un projet déraisonnable, intervint :

— A pied ! Mais, tu n'y penses pas... C'est très loin, je suppose, n'est-ce pas, monsieur ?

Sceptique, Pauline demanda :

— Est-ce vraiment si loin, si loin ?

— Vingt minutes de marche modérée, mademoiselle...

— Et pas trop escarpé... pas trop clup alpin ?

Marc-Antoine rit doucement.

— Pas le moins du monde, mademoiselle. Un sentier parfaitement uni.

— Eh ! bien, c'est dit : nous montons à pied, maman. Un peu de footing... comme au bois.

— Vous en traverserez un, mademoiselle, mais pas celui de Boulogne.

Surprise de l'allusion, Pauline s'écria :

— Mais, vous connaissez Paris, monsieur.

— Par les livres.

— Oh !

Et la jeune fille eut une moue qui témoignait d'une estime médiocre pour la sincérité des descriptions littéraires.

Les bagages, maintenant, étaient cordés sur la charrette ; Loïon partait.

— Eh ! bien, demanda Mme Gerbier, résignée, mais point enthousiaste, eh ! bien, nous suivons ?

— Non, madame, ce garçon prend par la grande route. C'est plus long et moins joli.

— Mais, moins pénible, peut-être ?

— Comme tu as peur de marcher, maman, observa Pauline. Monsieur va croire que nous sommes deux valéitudinaires.

— C'est pour toi que je crains, fillette.

— Je sais, petite mère, je sais, mais sois tranquille, tout va bien.

La mère, toujours soucieuse, eut un geste pour indiquer son peu de confiance en cette réponse optimiste, mais Pauline était décidée.

— Donc, conclut-elle, si vous le voulez bien, monsieur, nous partirons. Lina, débarrassez-moi de mon cache-poussière...

Ils remontèrent la rue jusqu'à la placette du col-lége pour prendre, à gauche, le sentier qui mène aux Sapinières. Marc-Antoine, silencieux, regardait cette jeune fille, tout à l'heure inconnue, inexistante pour lui, et qui, maintenant, entraînait dans sa vie, sans crier gare, hardiment, en femme accoutumée à être obéie autant qu'admirée. Marc-Antoine, d'ailleurs, l'admirait déjà. Grande, bien faite, vêtue d'un tailleur en lainage gris perle, sur lequel la courroie du kodak dessinait une ligne noire, elle allait d'un pas très assuré. Son visage, un peu pâle, à l'ordinaire, mais que la course avait rosé aux joues, eût été parfait sans l'épaisseur légèrement accentuée des lèvres, trop ourlées autour d'une bouche fort petite. Et cela lui donnait un air assez dédaigneuse qui, par ailleurs, s'harmonisait à son attitude généralement altière. En revanche, la magnificence des cheveux faisait oublier les petites imperfections de la bouche et ajoutait une originale beauté à l'esthétique de sa personne. Ils étaient d'un blond presque gris à force d'être mousseux et fins ; on les aurait dit poudrés de brume, avec, dans un certain jour, des reflets d'un bleu d'ardaise. Elle les portait haut plantés sur la nuque ; par devant, d'énormes rouleaux surplombaient le front. Sous cette masse, les traces du visage s'estompaient comme un portrait au pastel ; il semblait même que les yeux, d'un joli bleu gris, eux aussi, se fussent teintés d'un peu de cette brume blonde qui se dégagait d'elle.

rait déjà. Grande, bien faite, vêtue d'un tailleur en lainage gris perle, sur lequel la courroie du kodak dessinait une ligne noire, elle allait d'un pas très assuré. Son visage, un peu pâle, à l'ordinaire, mais que la course avait rosé aux joues, eût été parfait sans l'épaisseur légèrement accentuée des lèvres, trop ourlées autour d'une bouche fort petite. Et cela lui donnait un air assez dédaigneuse qui, par ailleurs, s'harmonisait à son attitude généralement altière. En revanche, la magnificence des cheveux faisait oublier les petites imperfections de la bouche et ajoutait une originale beauté à l'esthétique de sa personne. Ils étaient d'un blond presque gris à force d'être mousseux et fins ; on les aurait dit poudrés de brume, avec, dans un certain jour, des reflets d'un bleu d'ardaise. Elle les portait haut plantés sur la nuque ; par devant, d'énormes rouleaux surplombaient le front. Sous cette masse, les traces du visage s'estompaient comme un portrait au pastel ; il semblait même que les yeux, d'un joli bleu gris, eux aussi, se fussent teintés d'un peu de cette brume blonde qui se dégagait d'elle.

(A suivre.)

G. Héritier.

**Les dernières d'une Serpent !** seront données par le « Théâtre Vandois » dimanche 9 janvier en matinée à 15 h. et en soirée à 20 h. 30 au Casino de Montbenon. Billets à l'avance chez Mme C. Maillefer, cigarettes, Grand-Chêne 1 (Tél. 93.24).

**Royal Biograph.** — Le Royal Biograph qui a présenté et présentera encore nombre de grandes exclusivités, commencera, cette semaine, la présentation d'un des plus somptueux cinéromans français actuellement édité *Fanfan-la-Tulipe*, premier cavalier de France, merveilleux film artistique et dramatique à grand spectacle en 8 parties, d'après le célèbre roman de Pierre Gilles, publié actuellement en feuilleton par la « Tribune de Lausanne ». *Fanfan-la-Tulipe*, la plus somptueuse production romanesque et historique, prouvera une fois de plus, la supériorité de la cinématographie française.

**Théâtre Lumen.** — Comme il était facile de le prévoir, Michel Strogoff, le merveilleux film à grand spectacle qui vient d'être présenté durant 7 jours et qui sera visible 7 jours encore, au Théâtre Lumen, a remporté dans cet établissement un succès considérable. « Michel Strogoff » est vraiment un film à ne pas manquer.

Pour la rédaction: J. MONNET

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

### Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vandois* comme référence.

#### Exigez partout

#### „Un Berger“ Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :  
BLATTER & DUBOIS, Lausanne

#### HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de  
Montres, Pendules et Réveils en tous genres

#### Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Penduleur spécialisé

Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

#### LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27  
Téléphone 59.60  
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix, Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

#### VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,  
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

#### Garçon !

#### Un Cordial Vandois

à base d'œufs frais et crème

Laitton Frères, Fabricants, Lausanne

Demandez un

#### Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.